

Débit dérisoire

Annie Cloutier

Numéro 138, septembre 2013

Québec : ville insolite

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70248ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cloutier, A. (2013). Débit dérisoire. *Moebius*, (138), 45–48.

ANNIE CLOUTIER

Débit dérisoire

Je la vois marcher, mais elle dit qu'elle ne marche pas.
Derrière les tentures de notre trois et demi du Village
de l'Anse, je la regarde s'éloigner.

Je la vois pleurer, mais elle dit qu'elle ne pleure pas.
Elle dit qu'elle va sans but, que rien *anyway* ne peut
l'apaiser.
Certainement pas des larmes.

Je l'entends me parler, mais je sais que les vrais mots
sont en elle et qu'elle

ne me les crachera pas.

Si elle pouvait ne vivre que de sommeil, elle ne se
lèverait pas.

Si elle pouvait n'émettre que des pensées, elle n'ouvri-
rait plus

jamais

la bouche.

*

Elle va, le long de la Saint-Charles. Elle choisit tou-
jours d'aller vers l'ouest, vers les lieux difficiles, désaffectés,
qui l'isolent de moi. Le double tunnel sous l'autoroute
73. La mer d'asphalte rapiécé qu'est le stationnement de
l'école Wilbrod-Bhérier. Le dernier escalier bétonné avant

le boulevard Hamel. Plus elle avance, plus le lit de la rivière se dessèche, plus les alluvions percent. L'eau se fait glauque, rare, opaque.

Le vent fouette le minuscule visage de ma mère, ou alors le soleil plombe. La neige, la grêle, les bourrasques.

Je dis: Ça a été trop lourd, de me porter?

Elle répond: Mais non, tu es légère.

J'affirme: Quand je serai partie, il y aura plus de place pour les gens que tu aimes, dans ta vie.

Elle répond: Ma vie est vide, ne sois pas ridicule.

Je tente: Tu es malade, peut-être?

Elle soupire: À moins de descendre à la rivière les poches lourdes de briques, qu'est-ce qui pourrait bien me délivrer?

Elle vise juste. Je m'étrangle de culpabilité à l'idée de.

Puis je me rassure: le débit de la Saint-Charles est dérisoire. Ça ne fonctionnerait pas.

*

« Sortir prendre l'air » a toujours été sa manière de me faire comprendre que mon attitude lui déplaisait. Ces années-ci, lorsque je la regarde s'éloigner du haut de notre appartement, de plus en plus de bosquets dissimulent sa désertion. Même la Pointe-aux-Lièvres, jadis le terrain vague le plus certain de refléter notre *misère affective*, se couvre de gazon, de bancs pour les promeneurs, d'érables et de bosquets d'aubépines.

Fais-toi une idée, lui dis-je. Maintenant, il n'est plus permis d'être médiocre. Maintenant, même la pauvreté est verte, couleur de l'espoir.

Milieu de vie de qualité.

Vélo, patin à roues alignées, taï chi sur les berges.

Comme tous les citoyens, ma mère a droit à la beauté. On y travaille, on s'y consacre, et les choses, indubitablement, s'améliorent.

Mais elle n'en veut pas, de cette beauté.

Ce qu'elle veut, c'est

moi.

Elle a peur.

*

La peur est une eau stagnante qui apaise et neutralise. Un liquide amniotique. De toutes mes forces, je lutte contre cet enlèvement, cette symbiose putréfiée. Je m'extrahis du cours boueux de la Saint-Charles, je cours, je gravis en haletant l'escalier qui mène à la travée du pont Drouin, je monte dans le métrobus. Je continue obstinément, jour après jour, à me rendre à mes cours à l'université.

Ma mère reste derrière.

Elle sait que sa souffrance m'étouffe et que je m'en sauve.

Elle a voulu m'aimer, elle m'a aimée, elle a projeté cet amour sur moi comme un filet de pêche, elle m'a appris à patiner juste ici, sur la surface glaciale et craquelée de la rivière en janvier, nous mangions une soupe Lipton en rentrant, elle mettait le chauffage à 22, elle allumait la télé pendant que je m'installais à la table de la cuisine pour faire mes devoirs.

La Saint-Charles reflétait sa maternité, elle s'y voyait solide et nécessaire, et moi j'élargissais les balises de cet univers en jetant dans l'eau des roches grises et sans intérêt qui tombaient au centre de cercles concentriques qui s'éloignaient un peu, puis s'éteignaient.

*

Elle s'égratigne et je crois qu'elle saigne.
Elle fait silence et je crois qu'elle m'abandonne.
Elle refuse de me pardonner de chercher à devenir ce
que je suis

baccalauréat, déménagement.

Si elle me boudait longtemps, ne m'appelait plus
jamais ?

*

Parfois, je m'imagine sans mère et c'est le rêve d'un
vol inentravé dans le ciel azur d'une banlieue familiale et
cossue.

Bien sûr, sans mère, je n'existe pas.

Bien sûr, sans moi, elle

existe

existe-t-elle ?

Mes études, à mesure qu'elles me libèrent, l'anéan-
tissent. Je n'ai pas voulu cela, mais c'est bien ce qui se
produit. En me mettant au monde, je lui retire son miroir.
La Saint-Charles n'est plus qu'un méandre boueux. Elle
n'aime pas ce qu'elle voit.

Elle ne dit pas en autant de mots : Cesse d'étudier.
Fais cela pour moi.

Si je pense à elle, ce n'est plus qu'en interrogations.
Silhouette boudeuse dans le *milieu humide*. Je ne cherche
plus à la comprendre.